
Adresse du comité révolutionnaire de Poitiers qui envoie le discours du citoyen Denesle, prononcé le jour de la première décade qui a été célébrée dans cette commune, lors de la séance du 18 germinal an II (7 avril 1794)

Citer ce document / Cite this document :

Adresse du comité révolutionnaire de Poitiers qui envoie le discours du citoyen Denesle, prononcé le jour de la première décade qui a été célébrée dans cette commune, lors de la séance du 18 germinal an II (7 avril 1794). In: Tome LXXXVIII - Du 13 au 28 germinal an II (2 au 17 avril 1794) pp. 264-267;

https://www.persee.fr/doc/arcpa_0000-0000_1969_num_88_1_29222_t1_0264_0000_9

Fichier pdf généré le 01/02/2023

Lorsque les conspirateurs de Jalès menacèrent d'une invasion les départements voisins, les citoyens coururent aux armes, et se rendirent au camp qui avait été désigné pour anéantir les rebelles : la commune aurait été abandonnée, si on n'avait arrêté leur ardeur. Ils marquèrent le même empressement pour la formation des bataillons de volontaires en 1791. Il s'en présenta un si grand nombre de tout âge, de tout état, et ils témoignèrent tant de zèle pour le service de la République, qu'on fut obligé pour répondre à leurs instances de les répandre dans les bataillons des autres districts.

Dans toutes les occasions, où il a été question de contribuer soit aux différentes levées de volontaires, soit à leur équipement, le zèle des citoyens de Paul-les-Fontaines a servi d'exemple à toutes les communes voisines. Ils firent passer au district de Montélimar, en avril 1793 (vieux style) 85 paires de souliers pour les défenseurs de la patrie. A l'approche des rebelles marseillais, une troupe de gardes volontaires se détacha pour aller à leur rencontre, sur la Durance. Les levées multipliées de volontaires ont été faites sans plaintes et sans murmure. La commune dont la population ne s'élève pas au-delà de 2 000 âmes, compte 400 de ses citoyens dans les armées de la République; indépendamment de ceux qui ont glorieusement péri à son service.

Les assemblées primaires et la Société populaire ont voté pour la mort du dernier de nos tyrans. Elles ont exprimé leur satisfaction sur les fameuses journées des 31 mai et 1^{er} juin; elles ont accepté avec enthousiasme l'acte constitutionnel; les députés de notre société ont concouru aux différents arrêtés pris par les assemblées tenues dans les départements de la Drôme et les voisins. Nos citoyens se conduisent par les lois révolutionnaires et se conforment exactement à celle du *maximum*. Le district de Montélimar avait reçu une partie de l'argenterie des églises : le restant y avait été laissé pour le service ordinaire; mais la commune qui est composée des membres de la Société a destiné tous les objets aux besoins de la République; par son arrêté du 24 frimaire qui prohibe tout culte extérieur. Ils consistent en 27 livres 11 onces et demi; on y a joint la décoration militaire du c^o Castellane remise à la municipalité le 22 Xbre (vieux stile).

Enfin, les citoyens viennent de donner des nouvelles preuves des sentiments qui les animent, en envoyant au district, 150 chemises, 140 livres de charpie, 20 paires de bas, et 6 paires de guêtres pour les défenseurs de la patrie : il existe aussi une souscription pour 50 paires de souliers qui seront également fournis, dès qu'on aura reçu la matière nécessaire.

C'est au zèle et aux invitations de la Société populaire, que sont dus ces actes multipliés et toujours renaissants de patriotisme. Elle peut se glorifier aussi de posséder dans son sein, des citoyens connus dans toute la République, qui insensibles aux menaces et à tout sentiment de crainte, ont par leur énergie et par leur inébranlable fermeté, opposé le département de la Drôme aux efforts des Lyonnais et Marseillais coalisés, et sont parvenus par là, à sauver le Midi de la France.

Citoyens législateurs, recevez l'expression de notre reconnaissance sur vos utiles et glorieux

travaux, préparés par la vigilance et l'activité du Comité de salut public; continuez tous, des fonctions aussi importantes; conservez votre énergie et faites tomber les têtes coupables. Nous exécutons la royauté, nous abhorrons les tyrans, nous jurons une haine éternelle aux aristocrates. N'abandonnez donc point le poste où la confiance publique, vous a si justement appelé : de là dépendent le salut de la République et la régénération des nations soumises à l'empire du despotisme. Au surplus, Citoyens législateurs, nous adhérons à l'adresse de la Société populaire de Valence, du 1^{er} pluviôse, qui a été lue et adoptée à l'unanimité, dans notre Société. »

DELUBAR (*présid.*), FAVIER, ROCHER,
et tous les membres composant la Société.

35

Le citoyen Denesle, membre du comité révolutionnaire de Poitiers, envoie à la Convention le discours qu'il a prononcé le jour de la première décade qui a été célébrée dans cette commune, et annonce qu'il a été le premier à présenter du salpêtre de sa fabrication au district.

Renvoyé au comité d'instruction publique (1).

[*Extrait des délibérations du distr.; 1^{er} ventôse II*] (2).

« Le citoyen Denesle, membre du comité révolutionnaire de Poitiers, se présente. Il dépose sur le bureau un plat qui contient du salpêtre qu'il a extrait et lessivé lui-même. Je vous apporte, a-t-il dit, de cette matière précieuse qui doit servir à foudroyer les tyrans et consolider la république. Puisse cette légère preuve de mon zèle être agréable à ma patrie; puisse-t-elle être bientôt imitée par tous les bons citoyens.

Le président donne des éloges à l'activité patriotique du citoyen Denesle, qui le premier dans la commune a rempli cette tâche civique, et l'invite à la séance. Signé au registre : Clément (*présid.*), H. Barbault (*secrét.*).

P. c. c. : H. BARBAULT.

Les représentants du peuple en séance à Poitiers ne peuvent que donner les plus grands éloges aux talents et aux vertus civiques du citoyen Denesle. [*Poitiers, 6 vent. II*].

BRIVAL, INGRAND. »

[*P.-V. de la séance de la Sté popul. du 10 niv. II*] (3).

A l'ouverture de la séance, qui a eu lieu dans la nouvelle salle du Collège, le président a donné lecture de l'ordre du jour qui contenait la nomenclature des discours, des chansons et des noms de leurs auteurs. Duclos avoit la parole, mais n'ayant pas paru, le citoyen Defaux est monté à la tribune, et a prononcé un discours sur l'origine des gouvernements. Dollé a

(1) P.V., XXXV, 55. Bⁱⁿ, 30 germ. (1^{er} suppl^t).

(2) D XXXVIII 3, doss. 39.

(3) D XXXVIII 3, Broch. in-8°, 15 p.

chanté des stances sur la mort de Beauvais, représentant du peuple, présumé assassiné à Toulon, et à qui il est donné de jouir vivant de son immortalité; la musique est de Dollé; ce musicien est parfaitement entré dans le sens de la pièce, il en a bien saisi le caractère; les couplets sont coupés avec adresse et semés de traits d'une profonde sensibilité. Denesle a parlé sur les arts les plus utiles à la société, l'agriculture, la plantation des bois, la culture des chanvres. Au commencement de son discours il avoit réclamé l'indulgence de ses auditeurs; ils n'ont eu besoin que de justice pour applaudir, et l'intérêt de son sujet n'a fait qu'ajouter à la simplicité de sa diction. La citoyenne Blaidon, invitée à chanter une chanson patriotique, s'en est acquittée avec beaucoup de grâces et de goût. Maniguet a succédé, à la tribune, à la citoyenne Blaidon, et a fixé l'attention des auditeurs par une ariette à grand orchestre à la gloire de Westermann, des troupes dites de Mayence et des autres braves guerriers qui ont purgé la Vendée des brigands qui l'infestoient. Le même a chanté une autre ariette plaisante, d'un effet très gai; les paroles de la première sont du citoyen Maniguet. Le citoyen Gennet a eu la parole : *la Liberté* a été le sujet de son discours, et sa division : *L'amour de la Patrie est le fondement de la Liberté, l'amour de la Vertu est son plus ferme appui*. Au milieu de ce discours, souvent interrompu par de justes applaudissements, la citoyenne Frémond a chanté des stances sur la prise de Toulon, composées par son époux; la citoyenne Piorry l'a accompagnée avec la harpe : la touche légère et vraie du compositeur, le timbre argentin de la cantatrice, la précision et la délicatesse du doigté de l'aimable virtuose, ont partagé et mérité l'attention et des applaudissements de la Société. De l'agréable on est retourné à l'utile. Le citoyen Gennet a développé la seconde proposition de son discours : *L'amour et la Vertu est le plus ferme appui de la Liberté*. Les citoyennes Frémond et Piorry ont reparu avec avantage sur la scène : une chanson avec accompagnement de harpe en a fait les frais. Le citoyen Chauveau l'aîné a prononcé une ode poétique à la Raison, remplie de grandes idées; ensuite il a chanté des couplets sur la prise de Toulon : Ces deux productions ont fait le plus grande plaisir, le citoyen Maniguet a terminé la séance par une hymne à la Raison. On doit justement des éloges à l'orchestre qui a exécuté nombre de fort jolis airs, et sur-tout une ouverture d'un grand effet, dans laquelle nous avons distingué la partie de la flûte qui a été rendue avec précision et goût.

Signés : PLANIER (présid.), BRIQUET, CAILLAS, GIRAUD, DALESME (secrétaires).

[Discours du c^h Denesle.]

Citoyen Représentant, Frères et amis,

Les différens orateurs qui, à la première décade, mois nivôse, m'ont précédés si avantageusement à la tribune, ont tonnés contre les superstitions religieuses et les préjugés qui en sont les suites; ils ont dans leurs pathétiques discours pulvérisé et foulé aux pieds l'hydre toujours renaissant de l'idolâtrie, source intarissable de tous les maux de l'humanité dans

tous les temps : ils vous ont ramené aux vrais principes, vous ont conduits dans les sentiers de la vertu, et vous ont enfin ouvert le temple de la Raison : l'Univers, voilà son temple, votre cœur en est l'autel; une fois arrivés à ce port tant désiré, qui doit faire le bonheur de tous. Nous devons nous rappeler qu'en parcourant la pénible carrière qui nous y a conduits, nous avons couru tant de hazards, nous avons rencontré tant d'écueils, et échappé si difficilement au naufrage, que nous ne devons plus nous exposer à en courir de nouveaux. Pour éviter tout ce qui pourroit concourir à nous en exiler, je vais vous retracer le vrai moyen de parvenir à ce but.

Les moyens moraux nous sont assez connus, ils vous ont été lumineusement développés; occupons-nous donc des moyens physiques; voilà la tâche que j'ai entreprise de remplir; je n'emploierai point pour y réussir un style oratoire et pompeux, ce genre est au dessus de mes moyens; mais dans un style simple et laconique, style d'autant plus puissant, qui sera marqué au coin de la vérité; style d'autant plus puissant encore, qu'il est le langage du vrai Républicain, et qu'il doit nécessairement subjuguier votre opinion, et me concilier votre indulgence.

Citoyen représentant, et mes chers concitoyens, je dois vous rendre compte de l'emblème et du costume que j'ai adopté lors de la fête civique qui a eu lieu le 21 frimaire, par notre réunion républicaine. La charrue que je me glorifiois de conduire, enlassée de guirlandes et de lierre, le sarau dont j'étois revêtu; tout vous désignoit l'agriculture et l'agriculteur. Art précieux ! tu nous rapelles l'état primitif de l'homme, qu'il n'eût jamais dû perdre de vue; tu nous retraces les avantages précieux que tu réserves pour ceux qui te cultivent.

La charrue, cet instrument si nécessaire à l'agriculture, si variée dans sa forme, et dont le mécanisme a tant exercé l'industrie de l'homme, sert à ouvrir les entrailles de la terre pour s'en approprier les trésors. Cette mère bienfaisante ne fut jamais ingrate à l'égard de ses enfans; c'est sur-tout pour l'agriculteur laborieux, et instruit des grands phénomènes de la nature, de la physique et de l'anatomie des végétaux, qu'elle se montre reconnoissante et libérale, en le combant de ses dons :

La charrue fut le seul emblème que les Bostoniens adoptèrent lorsqu'ils célébrèrent la fête qui devoit à jamais consigner dans les fêtes de leur histoire, le jour mémorable où ils reconquirent les droits imprescriptibles de l'homme, la Liberté et l'Egalité.

Mes chers Concitoyens, nous tendons tous au même but, mais nous ne parviendrons jamais à assurer solidement les bases de notre Etat républicain qu'en renonçant aux arts futiles et frivoles, qu'en abjurant toutes les jouissances fictives pour nous livrer à l'étude et à la pratique de l'agriculture; qu'en nous attachant spécialement aux sciences et aux arts qui tiennent de plus près aux besoins de l'homme, qui étant de première nécessité, sont par cela même et les seuls dignes de l'attention du vrai Républicain.

Agriculture ! art précieux bien fait pour être déifié, pourquoi faut-il que tu sois de tous les plus négligé, quoique le plus utile ? Sommes-nous bien fondés à nous plaindre, d'après cela, de la disette des grains ? et si nous sommes obli-

gés d'appeler à grands frais nos voisins à notre secours pour subvenir à l'insuffisance de nos subsistances; n'est-ce donc pas notre faute : le remède est cependant sous nos yeux, que ne l'employons-nous, il ne faut que de la bonne volonté, et nous le pourons aussi-tôt que nous le voudrions fortement. Alors nos terrains mieux et plus souvent labourés, amandés par des engrais qui leur seront appropriés, nos semences plus souvent échangées, mieux choisies et mieux préparées, étant confiées au sein de la terre par les mains exercées d'un cultivateur intelligent, nous procureront des récoltes plus assurées et plus abondantes.

Nous nous plaignons de la disette des bois; c'est encore notre faute. Le bois seroit à proportion et même au-de-là de nos besoins, si l'on n'eût pas négligé de faire des plantations. Pour vous donner une idée bien frappante de la vérité de cette assertion, je n'ai besoin que de vous reporter aux environs de votre commune, vous y verrez que les plantations auroient pu y être tellement multipliées, qu'elles eussent suffi à notre consommation : jetez un coup d'œil sur les rochers qui nous environent, vous y verrez des parties aussi bien arborées que le site peut le permettre. Convenons donc, d'après cette observation, que si, seulement depuis un siècle, on eût fait des plantations sur toutes les parties qui en sont susceptibles, ou même qu'on n'eût pas détruit celles qui existoient alors, nous aurions aujourd'hui d'immenses quantités de bois sous notre main, et nous n'éprouverions pas la pénurie qu'occasionent l'éloignement, la difficulté des routes, et plus que tout encore, la presque impossibilité du transport. Voilà donc encore un de nos torts bien prononcé; il ne peut pas trop nous être imputé personnellement, j'en conviens avec vous, mes chers concitoyens, qu'il soit donc au moins pour nous une utile leçon, et qu'il nous fasse enfin ouvrir les yeux sur nos vrais intérêts; hâtons-nous d'arborer tous les monticules pelés qui attristent nos âmes et choque la vue de l'homme instruit, qui gémit de voir leur inutilité.

Quel arbre, me direz-vous, admettrons-nous dans ces sortes de plantations; je me hâte de vous répondre qu'il vous suffira de consulter la nature, cette mère toujours libérale, toujours vraie, vous en dira assez, elle vous indiquera bien mieux que tous nos cultivateurs de cabinet, les arbres déjà naturalisés; elle vous marquera ceux qui s'y sont acimatés, ceux enfin que l'art y a planté, dont la réussite est bien caractérisée, elle dissipera alors toute espèce de doute. J'ose vous le promettre (ce ne sera pas en vain que vous le consulterez), ce grand livre; c'est lui seul que l'homme agricole doit lire, et jamais il ne l'induira en erreur. Nous avons de plus dans notre voisinage un moyen assuré de suppléer à la disette du bois, puisqu'il existe à Crouelle et Fontaine-le-Comte, des mines de charbon de terre, et que, sans doute, dans d'autres cantons circonvoisins, on pourra en découvrir encore; il est en effet constant que, depuis très-long-temps, il y existoit, ou existe un maréchal du pays qui connoissoit une de ces mines, qui n'a pas cessé de l'employer utilement.

Le citoyen Alexandre, instruit de ce trésor perdu ou presque ignoré, réveilla, il y a quelque temps, la sollicitude de nos administrations à

ce sujet; le succès n'eût pas manqué de couronner cette précieuse découverte, si l'impossibilité de distraire des fonds déjà reconnus insuffisans n'eût, pas forcé les administrateurs, toujours occupés du bien public, d'y renoncer dans le moment présent. C'est donc aux Législateurs que nous devons nous adresser, & c'est à toi, Citoyen représentant, qu'au nom de la Société & du Souverain, je te sollicite, je te presse de vouloir bien t'en occuper à ton retour dans leur sein. Cette commune qui t'a vu naître, tes concitoyens qui la composent, se complaisent à croire que tu veux leur bonheur, & que tu ne négligera rien pour le leur procurer. Ils te demandent, ainsi que moi, de prendre cet objet en très-grande considération. Les dépenses qu'exige une pareille exploitation ne peuvent être faites que par les ordres des mandataires du Peuple; c'est à eux que par ton organe nous leur adressons nos réclamations.

Le bois n'est pas la seule production dont nous ayons à regréter la rareté. Les chanvres & lins qui se récoltent sont beaucoup au-dessous de nos besoins; pourquoi cette pénurie? c'est encore notre très-grande faute; n'avions-nous pas des marais & des étangs à dessécher? Ils n'attendoient que cette salutaire opération pour nous donner les plus abondantes récoltes. Félicitons-nous donc de ce que nos représentants, toujours occupés de notre bonheur, viennent d'en décréter les dessèchemens & défrichemens. L'expérience atteste que ce sont les terrains les plus appropriés pour ce genre de culture. Le seul étang du ci-devant Saint-Hilaire, si fameux dans l'histoire, fourniront une quantité immense de cette production de première nécessité, soit pour notre usage ou celui de la Marine. Il en résulteroit un autre avantage qui n'est pas moins important: ce terrain cultivé n'exhaleroit plus un gaz inflammable, des miasmes méphitiques & mortels pour ceux qui l'avoisine; l'air ambiant n'en seroit plus infecté, & nos frères dont les habitations l'avoisinent, respireroient un air pur, & ne seroient plus tourmentés par des fièvres périodiques qui proviennent essentiellement de cette localité. C'est un objet, Citoyen représentant, qui doit occuper ton humanité: la sollicitude, l'amour que tu portes à tes semblables, tout nous réponde de ton zèle, tu t'empresseras de faire cesser ce fléau; il n'est pas nécessaire de t'en conjurer au nom de tes concitoyens.

Les bornes de ce discours ne me permettent pas d'entrer dans tous les détails que présentent les cultures variées dont le sol du département de la Vienne est susceptible; une partie de mes vues à cet égard est déjà consignée dans plusieurs mémoires présentés à l'Administration, & renvoyés au Comité de bien public, *il y a déjà plus de trois mois*. Quoique depuis ce temps je n'en aie eu aucune nouvelle, je ne me suis point découragé, je le dirai même, sans craindre d'être taxé d'amour propre. Dans l'obscurité & le silence de la nuit, je m'occupe d'objets utiles pour le lendemain, & je crois avoir rempli ma tâche de citoyen; lorsque j'ai approché de mon but; je l'avouerai, ma satisfaction seroit complète, si je n'avois pas, malgré moi, l'appréhension de voir mes travaux devenir infructueux, par l'oubli auquel on parroit les condamner tous: semblable à la voix de l'homme qui crie dans le désert: *Vox cla-*

mantis in deserto. Ne serai-je donc entendu de presonne ?

Oh ! mes concitoyens, soyons agriculteurs, ou devenons le ; livrons-nous entièrement à cet art utile, que nous n'aurions jamais dû abandonner. Parmi les avantages inappréciables que nous en retirerons, je dois compter celui de jouir d'une santé robuste, de faire revivre parmi nous ces mœurs pures qui distinguent les vrais Républicains. Pour vous démontrer cette grande vérité, je n'ai besoin que de vous répéter ce que Cicéron disoit à son fils, en lui parlant d'agriculture : *Ex quibus aliquid requiritur, nihil est agriculturâ melius, nihil uberius, nihil dulcius, nihil homine libero dignius*.

De tout ce qui peut être entrepris ou recherché, rien au monde n'est meilleur, plus utile, plus doux, & plus digne de l'homme libre, que l'agriculture.

Xenophon dit qu'elle naquit avec la Loi & les Sociétés. Nos patriarches bien différents, sous tous les rapports, de nos ministres actuels, en faisoient leur principale occupation ; la durée de leur vie, la douceur & la pureté de leurs mœurs attestent la vérité de ce principe. Du temps des Romains, les grands hommes appelés aux premières charges de la République, quitoient la charue pour aller les remplir, & s'empessoient de la reprendre après avoir servi la chose publique ; le maniment des affaires, & sur-tout la direction des sillons étoient leur genre de vie & leur principale occupation : ils considéroient l'agriculture comme la première science de l'homme & la plus essentielle ; ils lui rendoient hommage, comme étant, en même temps, le principe de la sagesse, parce que c'est d'elle que découle le vrai bonheur, & qu'elle est la richesse la plus assurée de toutes les Républiques.

Que puis-je ajouter à ces réflexions, mes chers concitoyens, pour vous donner la conviction la plus complète ? Vous adresser les mêmes paroles que Columelle adressoit aux Romains, lors de la décadence de l'Empire, suite nécessaire & inévitable de l'agriculture trop négligé de son temps.

« Je ne pense pas, leur disoit-il, qu'on doive attribuer les disettes qu'on éprouve à l'interm-périe des saisons, mais plutôt à notre faute. » Nous avons abandonné le soin de nos terres (comme si elles étoient coupables de quelque grand crime) à des esclaves ou à des marchands, tandis que nos ancêtres se glorifioient de les faire valoir par eux-mêmes. Quand je considère d'un côté que ceux qui veulent apprendre à bien parler, choisissent un orateur dont l'éloquence puisse leur servir de modèle ; ceux qui désirent s'appliquer à la danse, à la musique, cherchent avidement un maître de chant, un maître de goût ; chacun choisit le meilleur maître pour faire des progrès rapides sous sa direction ; au lieu que l'art le plus nécessaire à la vie, & qui tient de plus près à la sagesse, n'a ni disciples qui l'apprennent, ni maîtres qui l'enseignent. J'ai cependant vu encore établir des écoles de rhéteurs, de géomètres, de musiciens, des maîtres pour enseigner l'art dangereux d'appréter les mets de la manière la plus attrayante pour satisfaire la gourmandise ; des maîtres pour ajuster les cheveux pour les têtes ; au

» lieu que je n'ai jamais vu établir d'instituteurs pour l'étude des plantes & de l'agriculture. »

Ce que Columelle disoit aux Romains, je crois être en droit de l'adresser à mes concitoyens. Il est assez singulier que du temps de Columelle, les Romains ayent eu le même goût pour les arts inutiles, & la même insouciance pour les bons établissemens. Il est bien à craindre que deux siècles qui se ressemblent si fort pour le luxe & l'amour des ridicules frivolités, ne soient encore en rapport pour les siècles qui doivent se succéder ; une cause générale a toujours des effets au moins analogues.

Je dirois aux inutiles égoïstes : ô vous riches habitans des cités, que l'ennui poursuit perpétuellement au sein du luxe & de la molesse ! Voulez-vous goûter de nouvelles jouissances ? quittez vos lambris dorés, abandonnez les vaines intrigues de l'ambition ; venez dans nos riantes campagnes, vous y respirerez un air pur ; & si vos cœurs blasés peuvent encore s'ouvrir à des plaisirs simples, vous y trouverez la vraie félicité ; nous vous aiderons de nos conseils ; vous ferez de votre fortune le plus beau comme le plus utile emploi ; & par cette combinaison de moyens, vous attirerez sur vous les bénédictions d'un Peuple qui, depuis long-temps, ne vous connoît que par votre faste & l'inutile opulence qui vous fatigue, sans vous procurer les vraies & seules jouissances dignes d'un citoyen riche.

Je me résume & n'ajouterai qu'une réflexion pour terminer cet aperçu ; j'insisterai sur ce que j'ai déjà dit plus d'une fois à la tribune des Jacobins, que la botanique & l'agriculture sont tellement liées entr'elles, qu'elles ne peuvent être isolées ; que ce sont enfin deux sœurs dont la division opéreroit la subversion de l'art le plus utile à la société ; & que, d'après ces considérations, les établissemens relatifs à ces deux sciences ne sauroient trop être protégés & alimentés dans un gouvernement républicain. Vive la République & l'agriculture.

36

La société populaire de Sellières, district de Poligny, invite la Convention nationale à rester à son poste, et annonce que cette commune a planté le chêne de la liberté aux cris mille fois répétés de vive la République ! vive la Convention ! et qu'elle a envoyé 56 chemises et autres effets, aux sixième et huitième bataillons du Jura.

Mention honorable, insertion au bulletin (1).

[*Sellières, 1^{er} vent. II. A la Conv.*] (2).

« L'abolition de la royauté étoit l'heureux présage de la constitution démocratique qui devait sortir du sein des représentans d'un peuple magnanime. Le monstre du fédéralisme essayait sous le masque du patriotisme, de rétablir la tyrannie. Vous avez parlé et les fédéralistes sont rentrés dans le néant. vous l'avez

(1) P.V., XXXV, 55. Bⁱⁿ, 22 germ. (suppl^t) Débats, n° 571, p. 394 ; Bⁱⁿ, 22 et 30 germ. (suppl^t).
(2) C 297, pl. 1023, p. 20.